

Grands ensembles en Pologne

Passé - présent - futur

Entretien avec Lydia Coudroy de Lille

Maître de Conférences (habilitée à diriger des recherches) en géographie, Lydia Coudroy de Lille enseigne à l'Université Lumière - Lyon 2, à Sciences Po Paris et à l'École Normale Supérieure (Lettres et Sciences Humaines) de Lyon. Spécialiste en urbanisme et architecture de l'ex-Europe socialiste, elle a notamment dirigé *Le monde des grands ensembles. France, Allemagne, Pologne, Russie, République tchèque, Bulgarie, Algérie, Corée du Sud, Iran, Italie, Afrique du Sud* (en coll. avec Frédéric Dufaux et Annie Fourcaut, éd. Créaphis, 2004). Dans cet entretien, elle revient sur le problème que pose le nom « grands ensembles » même : aussi bien quand il s'agit d'appréhender une réalité dont l'extension mondiale dissimule souvent une grande diversité de conception, que lorsque l'appropriation de ces espaces par les habitants eux-mêmes à travers de nombreuses pratiques d'investissement – dont la langue vernaculaire devient le réceptacle – génère une diversité et une instabilité de dénominations. La variation qu'offre ces espaces signe ainsi la mise en échec de l'utopie fonctionnaliste dans sa dimension politique et anthropologique : alors qu'il s'agissait pour le pouvoir d'actualiser une certaine figure de l'individu et de ses rapports avec la collectivité en lui imposant une manière d'être et d'habiter l'espace, il fallait que ressurgisse la contingence de l'histoire pour comprendre combien « traiter les problèmes urbains sous l'angle de la forme conduit évidemment à une impasse : tout dépend des dynamiques sociales qui s'inscrivent dans ces espaces ».

Dans quelle mesure peut-on fixer une date et un lieu de naissance à la notion de grand ensemble ? Doit-on concevoir un modèle précis qui se serait ensuite exporté dans différentes contrées au fur et à mesure de l'industrialisation des sociétés, ou bien un modèle de développement relativement spontané pour lequel les variantes locales sont prédominantes ?

Il existe incontestablement un lieu d'origine, c'est l'Europe. On identifie néanmoins dans l'espace européen de l'entre-deux-guerres plusieurs foyers de naissance des prototypes de ce qui deviendra les « grands ensembles » : la France, l'Allemagne, l'Autriche, mais aussi l'Europe de l'Est. Dans un premier temps, dans le cadre du mouvement des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne et de la charte d'Athènes¹, plusieurs expériences sont menées de front. Il y a certes des styles ou des variantes régionales, mais ceux-ci sont souvent difficiles à distinguer en réalité, dans la mesure où les matériaux sont généralement les mêmes. Ce n'est pas encore ce qu'on peut appeler des grands ensembles mais ce sont des programmes urbanistiques pour lesquels s'affirme le besoin d'une terminologie spécifique en rupture avec celle de l'architecture traditionnelle. La notion de grand ensemble, telle qu'on la



Blokowisko à Lisów

connaît aujourd'hui, avec la dimension de massification, apparaît en réalité après la Seconde Guerre Mondiale lorsque des techniques de construction vont permettre des édifices de grande hauteur à un rythme industriel.

Comment le modèle s'est-il exporté hors d'Europe ?

Pour l'essentiel sur le mode de la domination culturelle après la Seconde Guerre Mondiale. La colonisation a également été un puissant vecteur de diffusion des grands ensembles. Si on prend le cas de la France, l'expansion dans le Maghreb des grands ensembles doit par exemple beaucoup au soutien technique apporté par la firme Lafarge, la multinationale du ciment, qui est à l'origine de leur construction en Algérie ou en Tunisie. Ce qui a permis à la France d'avoir un rayonnement au-delà des frontières et au-delà de l'Europe assez important. Comme l'a montré Bruno Vayssière, plus qu'un modèle idéologique, c'est avant tout un modèle de construction qui s'est diffusé très rapidement.

A propos du terme de grand ensemble, quelles sont les différentes terminologies employées ?

Le terme de grand ensemble n'est pas aussi vide qu'on pourrait le croire. Il est abstrait et renvoie à ce titre à l'imaginaire de la modernité propre aux années 50 et 60 — on peut penser par exemple à la théorie des ensembles. Mais il est intéressant de suivre l'évolution de la terminologie dans d'autres langues. Ainsi, en Pologne, lorsque le phénomène apparaît entre les deux guerres, il n'existe pas de termes spécifiques. Tout d'abord, en polonais, il n'existe pas de différenciation entre maison et immeuble comme en français. Le même mot « *dom* » désigne les deux. Pour nommer les « grands ensembles », les Polonais ont puisé dans le vocabulaire germanique, en cherchant un équivalent polonais au terme de *Siedlung*. On a alors repris un vieux mot de la langue polonaise, (*osiedle*), qui ne désignait pas du tout quelque chose s'apparentant à un grand ensemble, mais colonie, ou établissement de

colonisation. C'est ce terme qui en est venu à désigner ces ensembles complexes associant logements, espaces publics et équipements. Dans les années 1920 on emprunte le nom de *kolonia*, puis, à partir des années 1930 surtout *osiedle*, qu'on peut traduire en français approximativement par « cité ». Alors qu'au départ, il désignait cette forme originale complexe, intégrée mais d'échelle volumétrique assez faible, lorsqu'on a industrialisé la construction dans les années 1960, et qu'on est vraiment passé morphologiquement à des « grands » ensembles, la langue des urbanistes, la langue technique comme la langue administrative n'a pas avancé de termes nouveaux pour désigner cette réalité nouvelle. Même si un sociologue francophone a tenté de traduire littéralement en polonais l'expression française de grand ensemble d'habitation, le terme n'a en réalité jamais été employé en polonais. C'est la langue populaire vernaculaire finalement qui a inventé le terme le plus couramment employé aujourd'hui pour désigner ces ensembles. Au début des années 1990 en effet, un nouveau terme est apparu construit à partir de la notion de bloc (*blok* en polonais) : *blokowisko*, littéralement « concentration de blocs ». Diffusé au départ par la presse et les médias, il a au bout du compte été adopté aussi par finalement les urbanistes et les architectes à la fin des années 90. Un phénomène semblable s'observe dans les autres pays d'Europe centrale ou orientale où à côté d'une dénomination officielle (comme « complexe d'habitation socialiste »), se sont progressivement imposés d'autres termes, empruntant souvent au registre animalier : le clapier, la niche, la fourmillière. Le cas de la Russie est quelque peu différent, puisque prédomine dans le langage courant une appellation fondée sur les différentes phases de l'histoire politique nationale : on parle des *Krouchtchova*, puisque Kroutchev avait lancé le mouvement de construction de masse en URSS ou des *Bejneva* pour désigner les grands ensembles en préfabriqués, à l'opposé des « immeubles staliniens » des années 1930 à 50.

Si on revient au mouvement moderniste des années 30, peut-on parler d'une anthropologie de l'habiter postulée par le principe du grand ensemble, au sens où une certaine conception de l'homme et de la communauté sous-tendraient cette forme de l'habitat ?

Cela correspond surtout à un idéal. En Europe de l'Est par exemple, l'approche architecturale fonctionnaliste correspond à une perception de l'être humain fondée sur une séparation entre les différents espaces d'activité. Plus largement, l'idéal moderne ou corbuséen d'habitation a rencontré un idéal de progrès social, dans un contexte de crise du logement de sous-investissement urbain. En Europe de l'est, les habitants des villes industrielles vivaient au début du XX^e siècle dans des conditions proches de celles décrites par Marx à propos de l'Angleterre du XIX^e siècle. Dans les premiers grands ensembles des années 1930, on trouvait des éléments de confort essentiels, notamment par rapport à l'habitat totalement dégradé de centre ville où prédominaient des petits immeubles de rapport de 4-5 étages. L'absence relative de confort à l'intérieur des appartements était compensée par des équipements collectifs de proximité, situés dans les étages supérieurs ou dans d'autres bâtiments (buanderies, crèches, salles de repos, salles de repas collectifs...). Il y avait par ailleurs toute une réflexion sur le nécessaire espacement des habitations, ou l'éclairage des logements. Il est un peu rapide de parler d'un idéal collectiviste, même si certains de ces architectes s'inspiraient de la Maison Commune comme en URSS.

En Pologne, par exemple, à partir de 1948, qu'est ce que le nouvel État socialiste met en place ?

Il faut distinguer en réalité deux phases. La Seconde Guerre Mondiale est marquée en Pologne par une rupture radicale liée à l'ampleur des destructions. Varsovie est presque totalement rasée. On entre alors dans une phase radicalement différente. De 1949 à 1956, dans le cadre de l'alignement sur le stalinisme, et dans le domaine de la création, sur le réalisme socialiste, on impose une architecture aux antipodes de ce qu'étaient les premiers *osiedle*. Lors de cette phase de « normalisation », l'habitat des *osiedle* est dénoncé comme élitiste. Tous les projets des urbanistes qui avaient réfléchi et travaillé pendant la guerre et avaient notamment songé à développer et étendre le modèle des *osiedle* sont accusés de décadence. Une architecture monumentale, stalinienne, renouant avec les matériaux traditionnels s'impose. On abandonne les façades épurées des années 1930 ; on revient à des décorations de façade assez ostentatoires pour une ville qui est pensée comme une vitrine du régime. Dans les méthodes de construction, on a recours à une main d'œuvre abondante stimulée par le stakhanovisme. Cette parenthèse commence pour des raisons politiques et s'achève en 1956 de manière tout aussi brutale. Assez ponctuelle, l'architecture du réalisme socialiste a néanmoins beaucoup marqué les paysages urbains. A partir de 1956 s'ouvre une troisième phase, avec une réhabilitation relative de la construction moderne. On fait travailler notamment des architectes qui avaient été mis de côté à la fin des années 1940, et on essaie de retrouver les cités pionnières de l'Entre-deux-guerres. Les mutations technologiques font toutefois qu'on a radicalement changé de volume. Les années 60-70, marquées par une accélération de l'industrialisation, sont en réalité les pires années de la construction en termes qualitatifs. Les grands ensembles construits se caractérisent par une grande indigence d'équipement. Des normes drastiques s'imposent, fixant un nombre fixe de m² par personne. On se met à construire de façon intensive des 2 et 3 pièces pour toutes les familles.

Construit-on généralement sur des zones déjà bâties ou dans les espaces interstitiels des agglomérations ?

En Pologne comme dans les autres pays de l'est, c'est en général dans la première couronne périphérique qu'on a construit les grands ensembles, en séparant zone résidentielle et zone industrielle. Ces grands ensembles de l'Europe de l'est sont d'ailleurs moins denses qu'à l'ouest, les immeubles sont davantage éloignés les uns des autres, et localisés à distance des voies de circulation. J'ajoute qu'on pouvait construire sur des superficies assez grandes puisque le sol n'avait pas de prix et qu'il n'existait pas de rente foncière. Cela laisse aujourd'hui de grandes possibilités de densification d'ailleurs. Maintenant que le sol a de nouveau un prix, on essaie en général de construire dans les interstices.

Est ce qu'on observe, de la part des habitants eux-mêmes, des formes de subversion ou d'appropriation de ces types de structure par rapport à un certain modèle normatif fixé par les autorités ?

Comme dans tous les pays où il y a conjonction entre exode rural et construction de grands ensembles, le plus frappant est le décalage entre les manières d'habiter des anciens paysans et les efforts des autorités pour apprendre à vivre « comme il faut » dans ces grands ensembles. En Pologne, en Roumanie

ou en Bulgarie, des modes d'utilisation de l'espace de type rural ont survécu dans le cadre des grands ensembles. Il était courant qu'on se mette à cultiver les rez-de-jardin ; les espaces intermédiaires comme les couloirs ou les cages d'escalier étaient investis pour agrandir l'espace habitable. Malgré quelques rappels à l'ordre, les autorités laissaient généralement faire ces formes d'appropriation sauvage. Par ailleurs des formes d'organisation tout à fait originales permettaient de maintenir certaines pratiques agricoles traditionnelles à proximité des grands ensembles. Dans les années 50 et 60, on avait octroyé aux salariés des entreprises d'État des parcelles de jardin ouvrier, sous forme de baux à long terme. Cela pouvait être pensé d'une certaine façon comme une récompense vis-à-vis des populations rurales, fortement attachées, dans un contexte de pénurie, à la rente alimentaire que ces parcelles procuraient. Les vastes emprises de ces jardins ouvriers représentent aujourd'hui un enjeu foncier crucial, et sont souvent menacées, notamment par la construction de lotissements fermés, comme récemment à Varsovie.

Les pratiques de subversion que vous évoquez peuvent elles être comprises comme des formes de résistance ? Doit-on plus simplement parler d'une forme de réaction individualiste ?

En tout cas, cela n'a jamais été formulé dans ces termes, même si ces pratiques de subversion peuvent s'apparenter à une forme de résistance passive au projet bureaucratique du régime. On peut parler de micro-stratégies quotidiennes par lesquelles s'exprime une forme de désaccord. Il faut en effet bien concevoir à quoi ressemblent les grands ensembles construits dans les années 1970, qui représentent la pire décennie de ce point de vue. L'appartement type se compose alors d'un petit vestibule de 2-3 m², d'une pièce à tout faire qui sert de salon et de chambre à coucher et d'une cuisine aveugle en plein milieu, pas aérée, de 4 m².

Peut-on dire que les processus de dénomination² que vous avez étudiés font partie de ces stratégies de réappropriation ?

Oui. À Gdansk par exemple, il y a une énorme barre qu'on appelle la Planche. On peut y voir une façon d'ironiser sur un cadre de vie à propos duquel les gens ne se font pas d'illusion.

Quelle modification ces grands ensembles ont-ils connu depuis la fin du régime communiste ?

L'entretien des bâtiments a souvent été très tardif. En revanche, on n'observe pas de phénomène de démolition / reconstruction comme c'est le cas en France, car la crise du logement est toujours très forte. Certains ensembles de l'Entre-deux-guerres font l'objet depuis les années 2000 de réhabilitations – en tant que monuments du patrimoine architectural –, et certains architectes se sont mobilisés pour préserver les bâtiments les plus significatifs des années 60-70 socialistes, qui ont été démolis trop hâtivement dans les années 90. Mais ce mouvement de restauration demeure très marginal et concerne des bâtiments remarquables non résidentiels pour ce qui concerne l'après-guerre. Depuis 1990, on continue d'améliorer ce qui peut l'être, principalement en matière d'isolation. Parmi les premières

transformations apparues, il faut noter la création de places de stationnement dans les espaces interstitiels : on met une clôture, un gardien et on fait un parking. Très vite sont apparus également les commerces, tout d'abord sous la forme de préfabriqués provisoires, puis peu à peu se sont imposés les éléments caractéristiques des paysages urbains d'aujourd'hui : les supermarchés notamment, des stations services, voire des équipements de loisirs. On identifie ainsi une certaine normalisation de ces quartiers autrefois sous équipés. Mais ce n'est évidemment pas le cas de tous les grands ensembles. Dans d'autres lieux, on assiste à un phénomène de dégradation continue. Dans les pays à fortes minorités notamment, certains grands ensembles se ghettoïsent en devenant des zones de concentration de populations rom, comme en Roumanie ou en Bulgarie.

Quels modèles contemporains d'habitat collectif alternatifs aux grands ensembles sont-ils proposés ?

Ce que le marché propose désormais, ce sont des immeubles de 4-5 étages, à échelle « humaine » comme le vendent les promoteurs. On constate également un retour à des matériaux traditionnels, comme la brique, et les immeubles sont plus différenciés morphologiquement, manifestant une recherche de variété paysagère. On revient à des conceptions urbanistiques beaucoup plus traditionnelles, fondées sur la rue classique, la notion d'îlot, avec des cours intérieures...

Certains quartiers connaissent-ils des processus de gentrification ?

Oui, mais dans un bâti plus ancien de centre-ville, qui date du XIX^e ou du début du XX^e siècle, et qui, pendant la période socialiste, avait été capté par les élites politiques mais aussi intellectuelles. Aujourd'hui, des jeunes cadres se mettent un peu à investir dans ces immeubles qui ont été nationalisés après 1945. Mais les gens qui ont de l'argent investissent avant tout en périphérie : on n'assiste pas, comme c'est le cas en France, à un mouvement de retour au centre-ville, car il reste synonyme de dégradation et de nuisances pour la majorité de l'opinion.

Constate-t-on des convergences dans l'évolution des grands ensembles l'Est et l'Ouest ?

Le point commun le plus évident est d'ordre technologique : c'est un habitat qui se dégrade très vite. Et maintenant que les gens ont plus de libertés, quand ils le peuvent ils choisissent de partir pour s'installer en maison individuelle. Le même mouvement d'individualisation important caractérise les deux sociétés. Cela ne signifie cependant pas la fin des grands ensembles, et l'habitat collectif est loin d'être disqualifié : il y a notamment un idéal de promotion sociale qui est symbolisé par un habitat de grande hauteur. Ainsi, les années 2000 ont vu l'avènement de tours résidentielles très chics, prestigieuses, avec des localisations aléatoires, des formes d'isolats, comme on peut en voir à Varsovie, qui proposent des services à la personne, et en tout cas qui enchérissent le prix des logements. Ce type de constructions manifeste un aspiration pour le principe de la communauté fermée, que l'on observe depuis les années 1990, avec le passage d'un régime politique à un autre, la fin du contrôle social, de

la violence d'État, et l'explosion du sentiment d'insécurité ; tout ceci constitue un marché pour les promoteurs qui souhaitent vendre des logements gardiennés, contrôlés, fermés.

Ces espaces ne génèrent donc pas un imaginaire lié à la ségrégation ou la délinquance, comme c'est le cas en France ?

Non, le grand ensemble n'est pas dans sa globalité assimilé à un habitat pour populations marginalisées, puisque jusqu'à 80% de la population urbaine y habite. Ce sont les appartements de tout le monde. Dans le *Décalogue* de Kiesowski, qui est un très bon révélateur de la société polonaise des années 80, on voit bien la diversité sociale que ce décor tout à fait neutre accueille. Ceux qui habitent dans les logements construits dans les années 60 ou 80 ne tiennent pas de discours négatif, au contraire : ce sont des espaces où on respire, qui ne connaissent pas la congestion automobile, et tout le monde s'accorde à leur reconnaître une qualité de vie. Un grand ensemble de la capitale par exemple, construit dans les années 1980 pour loger 140 000 habitants, présente des formes différenciées, loin des paysages uniformes des périphéries françaises, et 40 % de la population qui y habite possède un niveau d'éducation supérieure. Les grands ensembles de ce type n'ont jamais été désertés, et au contraire se sont progressivement bonifiés, car leurs habitants sont assez actifs, ils s'étaient investis dans les coopératives de logement qui les géraient, et ont animé de nouvelles formes de sociabilité après 1990. Ils possèdent le capital social et culturel pour le faire. Cela signifie, pour conclure, que traiter les problèmes urbains sous l'angle de la forme conduit évidemment à une impasse : tout dépend des dynamiques sociales qui s'inscrivent dans ces espaces.

Propos recueillis par Lambert Dousson et Paulin Isnard

1 Composée de 95 propositions rédigées par Le Corbusier en 1936, *La Charte d'Athènes* constitue un des plus importants manifestes d'urbanisme du XX^e siècle, où sont notamment exposés les principes des «grands ensembles» (cf. Le Corbusier, *La Charte d'Athènes*, Paris, Seuil, coll. «Points Essais», 1971).

2 Cf. Lydia Coudroy de Lille, « Entre aporie savante et invention vernaculaire : nommer les "grands ensembles" en polonais », in Coudroy de Lille (Laurent), Ratouis (Olivier), *Langues techniques et langues savantes de l'urbain*, Paris, éditions Unesco, à paraître 2009.



Osiedle Gwiazdy à Katowice